

Hervé Juvin*

ESPACES DE SOUVERAINETÉ

Demeure vivace dans les discours et les analyses qui cherchent à rendre compte du rôle des Etats dans la vie politique contemporaine la conception que formula Jean Bodin, conception absolutiste d'un légiste mise au service de l'affirmation monarchique au XVI^e siècle et récupérée sans peine par la République en quête d'un Etat moderne. Conception formidablement novatrice pour son temps, par rapport à la religion aussi bien qu'au lien féodal, puisqu'elle affirme la primauté de l'Etat et son caractère irréductible, puisqu'elle fixe le principe de la souveraineté, absolue, inaliénable et impartageable à l'intérieur des frontières, puisqu'elle subordonne l'identité à l'appartenance à la Nation, c'est-à-dire à un territoire défini par une frontière. Mais conception en grande partie dépassée aujourd'hui, et plus encore contestée. D'abord, parce qu'un étonnant mouvement se développe, qui voit la souveraineté des Etats d'autant moins solidement établie à l'intérieur de leurs frontières qu'ils sont davantage appelés à conduire des missions d'intervention à l'extérieur. Ensuite, parce que la primauté de l'identité nationale et de l'Etat se voit de plus en plus éclipsée par les diverses formes d'autorité assumées aussi bien par des institutions internationales que par des ONG, voire par les mouvements de la rue auxquels les médias donnent une actualité incontournable. Parler de gouvernance mondiale, c'est le plus souvent prendre acte du déficit de souveraineté des Etats, c'est aussi à l'avance les délégitimer. Enfin et peut-être surtout, parce que de nouveaux espaces d'activité, d'enjeux, donc de choix, se dessinent, dont les rapports avec un territoire quelconque sont confus, indécis, voire inexistant, et qui n'en représentent pas moins pour certains des facteurs de puissance, pour d'autres des menaces potentielles, pour la plupart enfin des champs de régulation, de contrôle et de décision obligés.

* Hervé Juvin est Président d'Eurogroup Institute.

L'élément moteur de cette mise en cause de l'Etat comme nous l'avons connu, - et comme nous, Français, semblons en demeurer nostalgiques -, est à chercher dans l'expansion infinie de ce monde virtuel qui capte notre attention, sollicite nos sens, renouvelle nos relations à la nature, aux autres et à nous-mêmes, en cela notamment qu'il prétend donner à nos vies minuscules les espaces infinis que le monde réel leur dispute chichement. « Communiquer, c'est toujours une certaine façon d'agir sur l'autre et sur les autres », écrivait Michel Foucault. Comment mieux situer l'enjeu politique et stratégique des nouveaux moyens de communication ? Le bouleversement de l'espace politique, source de la vraie révolution des affaires stratégiques, comme d'habitude se joue là où nul ne l'attendait, au niveau le plus intime en même temps que le plus infime ; celui de l'individu. Et les conséquences de l'ébranlement de la constitution de soi, de la relation entre individus, entre individus et collectivités, entre collectivités elles-mêmes, transforment et le champ d'opérations, et les enjeux des rapports de puissance, et leur économie.

Rien que d'observable dans cette fonction redistributrice du réel, du pouvoir, des échanges, assumée par le monde virtuel, rien aussi que d'historique dans l'émergence d'un nouveau régime de rapports humains qui a, par exemple, joué un rôle déclenchant dans la chute du Mur de Berlin et de l'empire soviétique ; non par manque d'armes ou de moyens, mais par déficit de représentations et par défaillance de sens, ces représentations et ce sens dont les espaces virtuels se prétendent féconds. Le virtuel avait remporté sa première victoire, sans morts, sans affrontement d'Etat, sans conflit, et presque sans conscience ; d'un seul coup, l'une des plus formidables puissances qu'ait connue le monde, qui l'avait fait trembler ou soulevé d'enthousiasme, avait disparu. D'un seul coup aussi, et nous n'avons pas fini d'en porter les effets, et même les effets des effets, il semblait qu'un autre monde remplace l'ancien, sans se faire reconnaître, sans s'annoncer et sans se désigner. C'est ce qu'il faut entendre dans l'affirmation d'une « fin de l'histoire » par Francis Fukuyama ; non pas l'idée triviale d'un arrêt des événements historiques, mais celle, toujours actuelle, d'une fin de l'histoire comme sens et comme promesse – dans le monde virtuel, la Cité de Dieu par laquelle l'évêque d'Hippone mit l'histoire sur sa pente du futur, s'évanouit, et vingt siècles d'histoire et de politique avec elle.

Toute analyse qui se voudrait stratégique des effets du virtuel sur les rapports de pouvoir et sur les relations internationales devrait considérer, parmi d'autres, ces éléments. En proposant un rapide survol, notre propos

n'est pas d'en tirer des conséquences, encore moins de déterminer des attitudes utiles, il est plus simplement de sortir des sentiers battus de la pensée correcte, bouffie de positivisme et de bien-pensance – le déferlement du virtuel, n'est-ce pas, est la plus belle conquête de l'homme moderne !

Les surprises du virtuel

Paradoxaux, contradictoires, ou seulement inattendus, les effets du virtuel sur la société démocratique, et même les effets de ses effets, se découvrent plus complexes et équivoques qu'ils n'étaient annoncés.

1 – « *Media me* », ou le renforcement

Nicholas Negroponte est le premier, dans les années 1990, à avoir annoncé un effet secondaire d'Internet, non pas sur l'accès à l'information - « tout devient accessible à tout le monde, en tous lieux et à tout moment » comme le veut l'idée reçue la plus en vogue à ce sujet -, mais sur la constitution même de l'information présente à l'écran. Et cet effet pose une question cruciale pour la démocratie. Car il consiste à substituer une forme de « *media me* », par laquelle je ne reçois qu'une information présélectionnée selon mes préférences et mes choix, à l'information sélectionnée et mise en forme par des journalistes en fonction de leur vision de la réalité, de leur opinion et des événements survenus. Internet supprime non le journaliste mais le tiers. Je ne vois que ce que je veux voir, les seules nouvelles que je reçois sont celles qui portent sur des champs que j'ai choisis, les images et les commentaires doivent renforcer mes convictions préétablies et nourrir mon confort intellectuel.

Un tel scénario est celui du renforcement et du confort, non de la mise en question, du doute et du débat. C'est le scénario où le *media* permet la confirmation infinie de moi-même, de mes opinions, de mes passions, de mon existence, un scénario inédit dans l'histoire de l'humanité, qui me permet d'entendre l'histoire que je veux entendre, d'épargner toute remise en question et tout débat pour reposer dans le confort en injection permanente de l'estime de soi. Scénario inédit ? Sans doute pas, puisque les ethnologues y auront reconnu l'un des traits saillants des sociétés sans histoire, ces sociétés qui ont choisi de faire l'économie du pouvoir et de l'argent, pour se blottir dans la répétition attentive du passé, et ne saisir du monde que ce qui les confirme dans une absolue sûreté de leur être et

dans la conscience affirmée de leur supériorité.

Un tel renversement n'est pas sans précédent, qui conduit une civilisation orientée par l'histoire vers le toujours plus, comme le signalait Paul Valéry, vers l'ouverture et le dépassement de soi, à se redéployer vers la confirmation et la conservation. Il est à l'inverse de la démarche scientifique, qui comporte le doute systématique, et aussi politique, qui fait reposer le choix et l'avancée démocratique sur la confrontation des extrêmes d'abord, leur rabotage et leur polissage réciproque ensuite, l'acceptation du choix majoritaire enfin. Toute une pratique politique née de l'agora, à laquelle la presse, le livre, la revue, ont donné une réalité et une consistance exceptionnelle, est menacée de disparaître et, au moment où il est le plus nécessaire, le débat tend à se fermer, non pas faute de sujets et de contradicteurs mais faute de lieu de rencontre et de confrontation entre eux. Internet, qui devait constituer une plateforme universelle de débat et de confrontation, agit en réalité de manière accélérée en faveur de leur disparition et de leur dépérissement. Telle qu'elle est illustrée par différentes études universitaires nord-américaines, notamment celle qui vient d'être conduite dans le cadre des primaires aux élections présidentielles américaines, début 2008, la démarche favorise les positions extrêmes, elle les nourrit même, leur donne l'apparence du vrai, du solide, et peut convaincre leurs adeptes de la vérité de leur position – puisque toutes les informations les confirment !

Le schéma de l'information sur Internet est tautologique et fermé ; je choisis de recevoir l'information qui confirme mon opinion, et cette information me prouve que j'ai raison ! Il conduit à imaginer une société dans laquelle le débat public est devenu impossible, dans laquelle la vie publique se résume à des arbitrages fragiles entre intérêts divergents et convictions opposées. A cet égard au moins, la question posée à la presse écrite est bien une question posée à la démocratie – à ce jour, non résolue.

2 – L'isolement privatif

L'espace de l'information représentait la chance, quelquefois exceptionnelle, de la sortie du privé. Chaque élu connaît le poids de la presse quotidienne régionale, non seulement dans l'élection, mais dans la formation d'une opinion publique ; et les historiens savent bien à quel point la pénétration des quotidiens, des magazines, puis de la radio, du poste à transistor et de la télévision a contribué à la naissance des

Nations, non comme territoire borné par une frontière et tenu par des armées, mais comme conscience partagée du commun. Bien avant le journal de 20 heures, le quotidien, - du *Dauphiné Libéré* au *Bien public* de Dijon et à *La Montagne de Lyon*, a fait la République.

De cela aussi nous sommes en train de sortir. Et nous en sortons de la manière la plus imprévue, non par dépassement vers l'humanité à laquelle tout homme est supposé appartenir sans aucune intermédiation valide sauf celles qu'il choisit lui-même, par repli vers l'intérêt individuel le plus anecdotique et le plus immédiat. L'exemple des sites de rencontre semble évident, il n'a pas recueilli toute l'attention qu'il mérite. Sur l'écran qui s'affiche quand je veux consulter l'actualité, j'ai choisi différentes fenêtres, qui peuvent concerner la Bourse du jour, les annonces automobiles, l'évolution du baril de pétrole, l'actualité de l'Élysée, les actions de Greenpeace, etc. Et je peux aussi choisir d'ouvrir une fenêtre qui concerne des nouvelles de la famille, des propositions de rencontre, des messages amoureux. Qui pense sérieusement prêter beaucoup d'attention à la Bourse et au dernier débat du Comité directeur du Parti Socialiste si Saikham, 29 ans, propose une rencontre ce week-end ? Et qui imagine s'imprégner des développements de la situation au Darfour, si Sandie propose un week-end à Rome, avec un choix d'hôtels ?

Beaucoup d'observateurs ont pointé la non hiérarchisation de l'information sur le Net. Beaucoup d'autres s'interrogent sur la crédibilité des informations mises en ligne, sur la formation de l'opinion ou sa déformation. Il est possible que l'essentiel soit ailleurs, sur ce renversement qui fait que seul importe ce qui n'importe qu'à moi, et que devient invisible, noyé ou secondaire, tout ce qui n'exerce pas un effet immédiat et excitant sur moi. Et il est possible que l'essentiel réside, non dans le paradis des idées, mais dans la réalité matérielle de la disposition des fenêtres sur un écran, du fonctionnement des alertes et des messageries personnelles, qui crée la possibilité concrète et donc la tentation permanente de n'apercevoir du monde que ce qui me concerne directement. Par un singulier retournement du sens, Internet qui devait ouvrir le monde et apporter le tumulte et les débats du monde sur le bureau de chacun, où qu'il soit et qui il soit, - donc à sa manière désarmer les communautés fermées sur elles-mêmes, contester leur maîtrise de l'information et la censure qu'elles font régner ou qu'elles tentent de faire régner -, se voit accélérer le transfert du collectif au privé, contribuer à l'isolement individuel, et, surtout, fournir de formidables arguments à la dispense de toute confrontation au monde comme il est.

Internet et les nouvelles techniques de communication ont pour effet une explosion du privé, qui signifie non pas décloisonnement, ouverture et compréhension généralisée, sinon universelle, mais repli, fermeture, et même aveuglement radical.

3 – La confusion du monde

Le monde est un écran à disposition. Ce que le plus grand nombre croit est vrai. Ce n'est pas ce qui est qui compte, c'est ce qu'on en croit. La *question du réel* est la *question du virtuel*. Les rapports entre eux ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, qui les oppose naïvement. La réalité est que réel et virtuel entretiennent une relation dynamique, de mutuelle construction et opposition, d'éloignement et de proximité, de coopération et d'affrontement.

Au sens propre, la réalité est pleine de virtualités qui ne demandent qu'un contexte favorable pour se réaliser. Le monde virtuel est bien cela ; à la fois un au-delà du réel, et ce qui le fait advenir. Parmi la multiplicité foisonnante du virtuel, l'unique deviendra réalité et façonnera notre monde. Mais ce n'est pas lui l'essentiel. L'essentiel est dans l'écran où toutes les facettes du possible scintillent à l'infini, l'essentiel est que l'écran est la porte sur l'infini, la porte ouverte sur la réalisation effective des vieux rêves de l'humanité, l'ubiquité et l'éternité. Et l'essentiel est que jamais rien dans la vie réelle n'aura la magie qu'éprouve l'adepte de *Second Life* quand il rejoint son avatar, l'abonné à *Meetic* quand il commence un *chat*, le boursicotier à distance quand il dénoue ses opérations. La vie est plus belle à l'écran qu'elle ne le sera jamais dans la vie ; sa représentation l'éblouit et l'efface, son image comble le voyeur ébahi que son usage déçoit et vieillit – car les promesses de l'écran ne déçoivent pas et ne font pas vieillir. Plus le virtuel devient notre réalité, et plus la vie s'en va de nous, plus le virtuel prétend représenter le monde, et plus le monde disparaît de nos consciences et de nos sens dans un brouillard de confusion et de désintérêt.

Cette magie n'est pas étrangère au rapport croissant que les univers qui se développent dans le virtuel développent avec le monde réel, ce qu'il en reste, ce que nous prenons pour tel, ce qui nous est imposé pour tel. Mais elle nourrit une intense confusion du monde. Car l'emphase démesurée du monde privé tend à occulter la dimension relative des problèmes, des accidents ou des faits. Car le monde virtuel est bien celui dans lequel le jeu d'un avatar est plus important que l'élection présidentielle américaine, et un rendez-vous (virtuel !) manqué compte

davantage que l'explosion d'une centrale nucléaire. L'heureuse distance creusée avec le réel peut aisément devenir indifférence au monde, l'ouverture cosmopolite devenir provincialisme borné, l'universalisme invoqué ramener l'univers aux murs d'une chambre et à l'écran sur le bureau. La disposition infinie du monde supprime toute extériorité, l'unité revendiquée du genre humain aveugle toute différence et rend insensible sa diversité, la mobilité illimitée des signes rend indifférent le panorama du monde réel. La confusion des échelles de grandeur, des ordres d'importance et de la nature des choses non seulement rend impossible la perception des enjeux et la décision raisonnée, mais aussi supprime la faculté d'en débattre en ruinant l'intérêt de le faire. A ce jeu, ce ne sont pas seulement quelques-unes des modalités essentielles de la démocratie qui disparaissent, c'est la raison d'être de la démocratie, qui est le sentiment d'un intérêt commun à agir dans le monde réel.

Virtuel et nouvelle économie des pouvoirs

Le mot « virtuel » est dérivé du latin médiéval *virtualis*, lui-même issu de *virtus*, force, puissance. Dans la philosophie scolastique est virtuel ce qui existe en puissance et non en acte. Le virtuel tend à s'actualiser sans être passé cependant à la concrétisation effective ou formelle. L'arbre est virtuellement présent dans la graine. En toute rigueur philosophique donc, *le virtuel ne s'oppose pas au réel mais à l'actuel* : virtualité et actualité sont seulement deux manières d'être différentes. On peut donc concevoir, comme le fait Pierre Lévy, que, plutôt que la manifestation du faux, de l'illusoire ou de l'imaginaire, le virtuel soit « un mode d'être fécond et puissant, qui donne du jeu aux processus de création, ouvre des avenir, creuse des puits de sens sous la platitude de la présence physique immédiate ».

L'une des fonctions éminentes du pouvoir politique est la pacification intérieure, c'est-à-dire l'établissement de relations coopératives, collaboratives, entre les citoyens. Et c'est très précisément le contrôle de ce qui peut advenir, dans le but d'actualiser le meilleur, ou du moins le choisi. Dans ce but, très en amont de l'usage de la force, nécessairement limité parce que coûteux, - symboliquement et réellement -, le pouvoir légitime s'attache à une gestion de l'information, de la communication et de l'émotion, dont il est réducteur et accusateur de considérer qu'elle est placée sous un autre signe que celui de la recherche de la vérité et de la précaution devant la vérité. Dénoncer la tromperie qui fausse le jugement, démonter les techniques de subordination des esprits telles que les sectes les mettent en œuvre, empêcher que la propagation de fausses

nouvelles comme la généralisation d'anecdotes ou d'incidents divers divisent la Cité, démanteler les monopoles de l'information ou de la communication, cela fait partie des devoirs du pouvoir, parce que c'est une condition de la démocratie, du débat, de la juste appréciation du monde, et finalement, de l'accès à la vérité par le plus grand nombre.

La difficulté à penser la société et les rapports entre sociétés dans le monde du virtuel vient à la fois du fait que ce rapport à la vérité se transforme, et que les moyens dont dispose le pouvoir politique pour assumer sa fonction sont défailants, écrasants ou contestables.

1 – L'Etat inégal

Système coopératif, à l'origine conçu pour échapper à la paralysie de systèmes centralisés de commandement et d'information, Internet est devenu un système dans lequel l'égalité théorique de tous les acteurs a effectivement permis d'égaliser certaines capacités d'influence, de mettre en question des situations acquises, de développer des stratégies du faible au fort très efficaces. L'influence, faite d'images, de messages, d'échanges au sein de réseaux fermés ou plus ouverts, trouve dans Internet, et plus encore dans les outils du web 2.0, un espace privilégié. Comme l'écrit François-Bernard Huyghe, « on ne discrédite pas pareillement son concurrent avec une ronéo et un téléphone ou en mettant une vidéo sur *YouTube* ».

Ce contexte, et les jeux d'acteurs qu'il appelle, est bien celui d'une privatisation de l'influence collective et de l'orientation de l'opinion. D'autres retiendraient le fractionnement de cette opinion, avec l'évidence de la contribution du virtuel au communautarisme et au fractionnement des sociétés démocratiques. On serait tenté de n'y voir qu'une des conséquences, assurément majeure, de cette privatisation qui réduit sans cesse un peu plus les liens particuliers au sein d'un ensemble politique et d'une société constituée. Il faudrait aller plus loin pour analyser comment l'émission de valeurs, de catégories du jugement, de grilles d'analyse, - comme à la fin le rapport au réel -, se trouvent plus ou moins discrètement, plus ou moins habilement, résulter des jeux d'acteurs privés intéressés à leur transformation et à leur maîtrise. Et il faudrait réfléchir plus avant à ce que les outils du Web 2.0, ceux de la *communication de tous vers tous*, signifient pour des sociétés et pour des structures collectives fondées moins sur des relations horizontales que sur la perspective verticale commune, qu'elle se nomme croyance, Nation, ou révolution. C'est de cette disparition qu'est fait l'effroi des élites, c'est

elle qui rend l'Etat inégal sur le Web, elle aussi qui demande à repenser les stratégies d'influence, au moment où la propagande et la mobilisation des médias menacent de dévorer leurs auteurs.

Dans le virtuel, l'Etat n'est pas seulement modeste, il est malhabile et handicapé ; et il est tout simplement absent, non dans sa fonction de surveiller et punir, mais dans sa fonction active de coordinateur, de facilitateur, d'éclaireur. Après l'Etat stratège, après l'Etat obèse, il faut constater un *Etat marginal*, pour le meilleur ou pour le pire.

2 - Le contrôle des accès

Le virtuel est un espace de liberté inouï. Il ne connaît pas les frontières, il échappe aux institutions comme à tout pouvoir constitué, il offre à chacun des possibilités de réalisation inconnues avant lui.

Voilà l'affiche telle qu'elle a tapissé notre inconscient pendant vingt ans. Elle est belle et irrésistible. Voire. Internet est aussi un fantastique déport de la mémoire individuelle, de la parole personnelle, voire de l'intelligence de la relation, vers des systèmes qui se caractérisent avant tout par le caractère sans limites de leur mémoire et de leur contrôle.

Loin de tenir les promesses de libération tant agitées, Internet, le téléphone portable, comme d'ailleurs les cartes à puces numériques, ont fourni un *espace de contrôle et de surveillance*, un système de suivi et de repérage, un moyen de censure et d'autocensure, sans équivalent récent. De la traque des dissidents en Chine à celle des pédophiles dans les pays occidentaux, les exemples se multiplient désormais des utilisations répressives d'Internet, des meurtres ciblés de militants indépendantistes ou de politiques par la localisation de leur téléphone cellulaire, des emplois coupables ou non, mais non choisis, des données individuelles et des opérations individuelles mises en mémoire sans limite de quantité, de durée et de précision. La question n'est pas de juger du bien fondé de telle ou telle opération de traque sur Internet (comme celle lancée dans le monde entier, qui a permis à l'été 2007 d'arrêter en Thaïlande un pédophile canadien recherché sur trois continents !), mais de mesurer l'écart qui sépare la porte ouverte sur le monde, la vitrine des cultures et des civilisations, de ce nouveau panoptique de Bentham – l'outil qui permet à tous moments de savoir ce qui est dit, pensé, échangé, affiché, sans échappatoire, sans oubli et sans pardon aussi.

C'est sans doute l'aspect le plus étonnant du virtuel : sous couvert d'ouvrir chacun à l'humanité, il l'enferme dans la frontière de son corps,

de ses déplacements, de ses opérations, de ses consultations, sous l'œil en permanence attentif de l'ordre collectif. Tout se passe comme si cet espace d'autonomie prétendu inouï se refermait sur l'individu crédule qui s'y risque sans protection, sans écran et sans intermédiaire. La capacité de surveillance individuelle est infinie. Chacun, où qu'il soit, à tout moment et sous toute forme, est traçable. Le virtuel annonce moins l'autonomie de l'individu qu'un état sans oubli, sans pardon et sans ombre. Chacun est indéfiniment renvoyé à ce qu'il fait, à ce qu'il consulte, à ce qu'il dit, à ce qu'il est. En sorte qu'un autre espace public se substitue à l'ancien, dans lequel l'autorité publique ne joue qu'un rôle certain mais limité, dans lequel des acteurs et des intérêts privés ont toute latitude pour devenir dominants, et donc acquérir le pouvoir de suivi, de contrôle, de sanction (à commencer par l'interdiction d'accès), qui était naguère apanage de l'autorité publique.

3 – De nouveaux champs stratégiques

Les organisations terroristes ont abondamment utilisé Internet pour communiquer des informations, des ordres, diffuser des messages, voire pour fournir les recettes d'explosifs ou piloter des actions.

La guerre fait rage entre militants des Eglises chrétiennes (essentiellement protestantes) et militants de l'Islam pour diffuser sur Internet lectures de la Bible et sourates du Coran. Mais certaines sectes pourraient bien troubler le jeu, qui trouvent sur Internet un extraordinaire moyen de propagation de leurs idées, de leurs conseils et de leurs règles, aussi absurdes ou sévères qu'elles soient. La bataille, non pour l'occupation d'un espace sans limite, mais pour la constitution de places fortes attractives et mobilisatrices, bat son plein.

Entre sites extrémistes de toutes tendances, les actions de saturation, de détournement, de piratage des sites et des messageries Internet font rage. Certains des *hackers* les plus performants du monde sont employés, soit par des agences gouvernementales, soit par des entités privées, pour réaliser de telles opérations, pour lesquelles certains n'hésitent pas à parler de guerre du cyberspace. De nouveaux espaces de conflits apparaissent qui n'ont plus rien de théorique quand ce sont les fichiers du ministère américain de la Défense qui sont piratés à partir du web, ou quand ce sont les identités de milliers de clients d'une banque britannique qui sont piratées par des *hackers* indiens de Bangalore à proximité du centre de traitement informatique des données de cette banque... Un capital sans cesse augmenté est logé sur Internet, dans les mémoires informatiques ; il est virtuel, il fait l'objet de propriété, de droits, de

contrats, et de tentatives de rapt, de détournement, de pillage, au cours desquelles des entités différentes, dotées de pouvoirs techniques considérables, à la poursuite d'intérêts divergents ou opposés, s'affrontent. L'exemple du téléchargement de musique ou de films est éclairant. N'est-ce pas là définir un territoire et une situation stratégique ?

Il n'est pas certain cependant que l'essentiel soit là. Le champ stratégique ouvert par Internet est plutôt celui des communautés virtuelles qui se donnent des règles de comportement, une structure d'échange et de relation, un territoire de valeurs et d'intérêts.

La nouveauté est dans un appétit de la règle que traduit autrement la montée des sectes, et qui promet l'émergence de communautés humaines véritables avec leurs institutions, leurs pouvoirs et leur appétit de souveraineté, immanquablement en conflit avec des sociétés politiques traditionnelles qui réclament le monopole de la règle, et qui s'en verront dépossédées. A cet égard, l'expérience récente de *Second Life* avec, d'une part l'émergence de communautés fermées, - par l'exigence faite à leurs membres de se plier à des règles spécifiques -, d'autre part la conscience accrue par les dirigeants du rôle déterminant de leurs règles communautaires pour la poursuite et le développement de l'aventure, est marquante. Elle devrait conduire maints politiques à reprendre leur réflexion sur la démocratie et sur les progrès de nos démocraties qui ne peuvent se réduire à assurer les Droits de l'homme. Elles peuvent se trouver détruites de l'intérieur si l'exercice concret, juridiquement sanctionné, des Droits de l'homme permet à chacun de se porter indéfiniment contre la communauté et de faire indéfiniment valoir ses droits, indépendamment de tout engagement, contre la collectivité qui les fait advenir.

L'extension du domaine de la règle sur Internet et la structuration croissante des fameux réseaux sociaux, dont certains deviennent de véritables sociétés, unies par leur loi, mérite analyse stratégique parce qu'elle forme bien un nouveau champ du commun. Est-il possible qu'elle dessine une *nouvelle manière d'être ensemble*, de faire société, de gérer des enjeux et de formuler des projets ? Est-il possible qu'elle trame les nouveaux réseaux de relations qui modèleront des relations de puissance et d'intérêt, non plus entre Nations, autour de frontières territoriales, mais entre réseaux d'affiliés durcis par l'adhésion à des règles communes, par le partage de patrimoines, de territoires et de moyens de paiement communs, et capables d'affrontements pour grandir, pour s'enrichir, et pour imposer leur loi ?

Cette perspective est bel et bien celle de l'ouverture d'un champ stratégique neuf. Champ stratégique parce que ces communautés entrent en concurrence avec les sociétés telles que nous les connaissons, pour dessiner un nouvel espace du commun. Champ stratégique, parce que la structure de telles communautés repose sur la règle commune, une règle acceptée, explicite, discriminante, dont la force et l'attraction tiennent de plus en plus au fait, naguère improbable, qu'elle se substitue au défaut de règles de la société réelle, qu'elle fournit les structures, les repères et les liens dont la société réelle manque si cruellement, depuis que l'idéologie de l'individu lui donne tous les moyens et d'abord ceux du droit, pour s'opposer au collectif. Champ stratégique enfin, et peut-être surtout, parce que la réalité des nouvelles générations d'Internet permet aux adeptes des sites comme *Second Life*, *My Space*, etc., d'y vivre une vie plus forte, plus diverse, plus riche que dans le monde réel, au point que nous assistons sans la voir à une nouvelle transformation du rapport de l'homme et de la nature, placée sous le signe des avatars, des multiples êtres virtuels qui sont à l'origine la création de leur auteur, et qui finissent souvent par créer en retour leur auteur, tant ils lui offrent de capacités et tant ils multiplient les potentialités de sa vie.

D'un réel à l'autre

Quoique la numérisation des messages et l'extension du cyberspace jouent un rôle capital dans le mouvement général de virtualisation qui affecte aujourd'hui nos sociétés, la vague de fond de ce mouvement dépasse largement la simple « informatisation » de nos modes de communication. Elle s'étend en effet aussi bien aux corps, au fonctionnement économique, aux cadres collectifs de la sensibilité, qu'à l'exercice même de l'intelligence. Ce qu'il est convenu d'appeler la « virtualisation » du monde atteint les modalités de l'être individuel et, par voie de conséquence, les modalités de *l'être ensemble*, les modalités du « nous ».

Sommes-nous à la veille d'une terrifiante explosion de notre espace-temps, comme l'annonce Paul Virilio ? Nous participons tous sur ce point à un phénomène qui sans doute s'éclairera dans les générations ultérieures d'Internet. Ce n'est pas qu'Internet se substitue au monde réel ; c'est que les capacités d'agir, d'entreprendre, d'entrer en relation, de développer des histoires et des aventures, sont infiniment plus vastes et plus consistantes là-bas que dans la vie réelle. C'est que l'espace virtuel devient celui où peuvent se réaliser des passions, des envies, des

intérêts, auxquels le monde réel, la vie physique et l'univers matériel ne laissent aucune chance ou qu'ils contrarient de toute manière. Dans cette perspective, ce sont bien certaines des virtualités de la vie humaine qui se réalisent hors du monde réel. Et l'idéologie de l'individualité, qui est idéologie de la mobilité infinie, du déracinement, de la fluidité et du désengagement, qui est à tant d'égards une idéologie de la sortie du réel, s'accommode merveilleusement du cortège d'avatars que les déçus ou les frustrés du monde traînent derrière eux. Un univers mental de l'homme occidental, hanté par le désir d'éternité, taraudé par le souci de l'éternelle jeunesse, habité du démon de la réalisation de soi et du diable de la capacité à agir, trouve dans le monde du virtuel, tel qu'il se dessine, un lieu d'investissement et de réalisation de soi à maints égards plus satisfaisant, plus prometteur sûrement, que le monde réel.

C'est donc à la mise en place d'une relation nouvelle, subtile et forte, que nous assistons. La question n'est pas de savoir s'il y aura guerre des avatars, si des sites guerriers vont substituer aux champs de bataille du passé les champs de force du cyberspace. La question est de savoir quels effets auront, sur les sociétés humaines et sur leurs propriétés physiques le déport d'une partie des enjeux et de la vie de leurs membres dans le virtuel. Et ce débat est celui de la transformation des champs stratégiques, des acteurs stratégiques, et des enjeux stratégiques.